

L'érotisme de la liberté

Jacques Flamand

Number 77, May 1994

Oeuvres de chair

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42252ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Flamand, J. (1994). L'érotisme de la liberté. *Liaison*, (77), 28–31.

L'érotisme de la liberté

— Tu veux écrire un article sur l'érotisme ? As-tu écouté l'émission de Jeannette Bertrand sur l'éro-tisme au féminin ?

— Non, je n'ai pas vu l'émission et je dois te dire franchement que je ne passe guère de temps à regarder la «psychodramatologue», pour ne pas dire la confesseuse des Québécoises et des Québécois.

— Pour une fois... Je l'ai enregistrée sur vidéo. Il faut que tu vois ça ! Je te l'apporte demain.

Et c'est ainsi que j'ai vu les cinq invitées, Charlotte Boisjoli, Andrée Matteau, Lili Gulliver, Anne Dandurand et Claire Dé. «Ici on est cinq, on ne pourrait pas être plus [au Québec]. Il n'y a pas plus de cinquante femmes dans le monde qui écrivent de la littérature érotique.» Vrai ou faux, peu importe. Et j'ai lu quelques livres dits érotiques de ces auteures et d'autres auteures.

Mais qu'est-ce donc que l'érotisme ? Quand, dans les années soixante, j'allais d'Ottawa donner quelques cours à l'Institut de sexologie et d'études familiales, à Montréal, puis à l'École de sexologie de Montréal (l'un et l'autre ancêtres immédiats du premier module de sexologie de l'UQAM), mes idées étaient plus claires, plus précises. Aujourd'hui, je ne me hasarderais plus à me prononcer sur l'érotisme, à prétendre le définir, sinon pour dire que l'érotisme est un regard sur la vie. Davantage, l'érotisme est une expression de la vie, et même l'expression de la vie. Or, la vie s'expérimente avant de se penser. Autrement dit, la notion d'érotisme est relative à l'individu. Il y a autant d'érotismes qu'il existe d'hommes et de femmes. L'offensant pour l'un sera l'anodin ou le plaisant pour l'autre. L'érotisme étant une intelligence de la sexualité, donc de la vie, à chaque vivant son érotique.

La société elle-même se donne des limites ou des interdits, des garde-fous et des codes. On sait à quel rythme une société peut évoluer, et ce qui était fautive, péché ou défendu hier est accepté, voire encouragé aujourd'hui. Dans une société puritaine et moralement répressive du type de chrétienté, comme on l'a connue longtemps au Canada français, les censeurs veillaient à l'ordre moral. Nul n'ignore aujourd'hui que le saint habit de la vertu et de la religion cachait parfois la bave de l'envie et l'hypocrisie de la dureté jusqu'à la méchanceté. C'est un peu ce genre de comptes qu'a voulu régler Charlotte Boisjoli dans son court récit *Jacinthe* (L'Hexagone, Montréal, 1990). L'auteure prétend qu'elle a écrit un récit érotico-mystique, plus ou moins inspiré de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de Léon Bloy. *Jacinthe* serait guérisseuse et thaumaturge (des sens plus que de l'esprit). En fait, elle me paraît une jolie

petite garce, sans foi ni loi, sans entrave, très ludique, vicieuse (mais qu'est-ce que le vice ?), oui, très agréablement vicieuse, qui délure la jeune bonne sœur du couvent (si encline à consentir), le jeune homme (pas si) innocent, le curé de la paroisse, ex-aumônier du couvent, «le pire des bigots, cafard que je voudrais écraser sous le pied» (page 60), et le plus hypocritement lascif, sans parler de l'évêque qui sodomise brutalement de sa crosse l'avidement jouisseuse... :

«Par à coups effroyables, par saccades terrifiantes, il réussit à enfoncer le dard énorme qui me tue.

C'est alors que je suis transportée hors de moi : c'est l'extase ! Je ne me sens plus de joie, de ravissement. Une lumière bleuâtre m'entoure, mes cris de douleurs se mêlent à des cris d'exultation mystique» (page 94).

Le mot *mystique* est trop grand à mes yeux pour être employé ici. Analogiquement à la rigueur. J'y reviendrai. Léger, amusant, vite lu, *Jacinthe* laisse le lecteur sur son appétit.

Je me suis tourné alors vers *L'assassin de l'intérieur / Diables d'espoir* (XYZ éditeur, Montréal, 1988), d'Anne Dandurand. Si j'ai apprécié la qualité de l'écriture, guère de nouvelles, et guère de passages parmi ces nouvelles m'ont paru correspondre au genre érotique, du moins à ce que je recherchais. Voici un joli extrait : «[...], ce velouté de ta voix quand nous sommes seuls, et apaisés, mais aussi cette lumière sardonique dans ton regard quand dans la nuit tu n'as de cesse que j'aie tant et tant joui, du mur au lit au plancher au salon, debout, couchée, renversée, ouverte, repliée, tant et tant joui que j'en ai perdu mon identité, que j'en rejoins toutes les femelles en chaleur, de la baleine à la chienne, [...]» (*Diables d'espoir*, page 20).

«C'est elle qui mène le bal et elle n'est pas punie. Elle ose prendre les devants. C'est ce qui distingue l'érotisme au féminin».

a déclaré Charlotte Boisjoli, à propos de son héroïne. Anne Dandurand ne semble pas avoir besoin de cette justification idéologique, comme si comptait d'abord celui ou celle qui «prend les devants». L'essentiel n'est-il pas la recherche du plaisir, de la jouissance dans l'érotisme, et d'un plaisir, d'une jouissance partagée, l'un cherchant en même temps son plaisir et celui de l'autre ? (Je recommande ici l'importante étude de Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut, *Le nouveau désordre amoureux*, Éditions du Seuil, Paris, 1979).

J'ai donc poursuivi mes lectures et ai ouvert la revue *Stop*, de Montréal, numéro de novembre-décembre 1993. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la nouvelle de Jeanne Le Roy, *La zébrasse*. L'éditorialiste Louise Dufour écrit à son propos : «Lâchons donc le mot : pornographie *hard core*». Est-ce plus terrible

que le chapitre *Mémoire ardente* du même récit de Charlotte Boisjoli ? Chacun est libre de décider de la frontière entre érotisme et pornographie. Je pense d'ailleurs que l'auteure, en écrivant ce texte, ne s'est pas posé la question du genre littéraire. Elle a certainement pris grand plaisir à écrire...

«Un homme se tient debout qui lui enfonce lentement un godemiché dans l'anus. La femme zèbre est bien entraînée à ce genre d'exercice. On dira qu'elle est domptée, on dira de l'homme qu'il est le dompteur. Elle ne bouge pas d'un centimètre pour capter chaque onde de jouissance sans en rien perdre. Ça fait 'plok' quand on retire le godemiché [...] dans le jus de son sexe [...]» (page 13).

Jeanne Le Roy a dû même s'amuser. Les «femelles» du récit semblent bien consentantes et la mise en scène n'en apporte que plus de jouissance aux acteurs. Mais on se lasse vite de ce genre de descriptions extérieures, très cliniques et mécaniques, sans beaucoup de subtilité, sans la finesse du détail et l'analyse psychologique. Ce qui me déplaît le plus, toutefois, c'est la récupération idéologique de Louise Dufour, son prêchi-prêcha féministe. La réduction du récit au rapport dominant (l'homme) -dominé (la femme) est en même temps extrapolation et généralisation du rapport homme-femme dans notre société.

Pensant qu'en matière de sexualité les femmes sont souvent plus fines, plus perspicaces et plus jouisseuses, en un mot plus privilégiées que les hommes, je me suis mis à la recherche d'autres auteures. «Lis donc *L'homme-papier*, de Marguerite Andersen. Tu trouveras des pages pas piquées des vers», me dit une connaissance. Suivant le conseil, j'ai lu *L'homme-papier* (Éditions du remue-ménage, Montréal, 1992), récit très linéaire, à deux personnages principaux. Livre d'une femme, la narratrice, qui se cherche encore, et semble avoir passé sa vie, non à vivre, mais à se demander comment vivre. Et elle s'efforce de surmonter ses contradictions : préférence de la femme, rejet de l'homme, arrogant (page 62), et pourtant désir de l'homme.

«[...] tu es plus fort que moi. Ça peut être utile, à certains moments, et même agréable. À d'autres, l'idée de cette supériorité est tout simplement insupportable.» (page 63)

Parfois, le rapprochement sexuel est limité à la pénétration-éjaculation; d'autres fois, le geste du désir amoureux est plus lent, plus détaillé, plus savoureux, plus tendre, et certainement de plus d'intérêt pour le lecteur, comme aux pages 68, 70, 72. La narratrice, femme mûre, donne même l'impression de découvrir, sous sa main et son regard, le corps de l'homme pour la première fois. Point de vue sensiblement différent de celui de la plupart de mes lectures en ce domaine où la femme, jeune, a déjà tout fait et tout vu, ou presque. Prendre le temps de découvrir le corps de l'autre, de le goûter, de jouer avec, est le premier pas vers l'érotisme.

Marguerite Andersen se contente de l'esquisser. Peut-être n'était-ce pas son but.

Par ailleurs, le thème même du livre, l'allégorie de l'écriture sur le corps, est fondamental dans l'érotisme. «J'ai écrit partout sur ton corps. Le visage, la nuque, le torse, le ventre, les plis et replis les plus intimes, les bosses et les creux, les fesses et le pénis, les jambes, les pieds, rien n'a été épargné» (page 143). Pourtant, *L'homme-papier* n'est que le premier chapitre d'un autre livre...

Et je continuai ma recherche du livre érotique, me demandant si j'étais un universitaire doctement vicieux ou un mâle à l'affût, reniflant l'odeur femelle. Je me passe de l'eau froide au visage et ouvre *Le Boucher*, d'Alina Reyes (Éditions du Seuil, Paris, 1988). Intéressante vue arrière, n'est-ce pas ? Je parle de l'illustration de la couverture de ce récit à deux personnages, amusante et originale allégorie du manipulateur de chair animale morte et vivante.

«Et le boucher qui me parlait de sexe toute la journée était fait de la même chair, mais chaude, et tour à tour molle et dure; le boucher avait ses bons et ses bas morceaux, exigeants, avides de brûler leur vie, de se transformer en viande. Et de même étaient mes chairs, moi qui sentais le feu prendre entre mes jambes aux paroles du boucher.» (page 11)

«Le boucher avait la chair dans l'âme.» (page 22)

Son Daniel en allé, l'héroïne eut envie du boucher. Et c'est la deuxième partie de ce court récit, où les amants de quelques instants ont la chair violente et avide. L'auteure sait habilement filer la métaphore, et c'est certainement là l'originalité du texte; ainsi :

«Il nous aurait fallu pendus tous les deux par un crochet de fer face à face dans un frigo rouge, crochétés par le haut du crâne ou par les chevilles, tête en bas, jambes écartées, face à face nos chairs, livrés impuissants au couteau de nos sexes brûlant comme des fers rougis, ouverts, brandis. Il nous aurait fallu hurlants à la mort sous la tyrannie de nos sexes, qu'est-ce que nos sexes ?» (page 71-72).

Humour, ironie, jeu, frénésie du plaisir à deux, sans barrière. Tout oser. Et qu'est-ce que le sexe quand tout le corps et tout l'esprit sont sexe ?

Le Boucher d'Alina Reyes me plut, quoique je restai sur ma faim d'érotisme, un érotisme plus complexe et subtile, où la communication et la célébration du plaisir atteindraient des niveaux de profondeur inégaux.

Puisqu'il existe un *homme-papier*, il doit bien y avoir quelque part une *femme-papier*, je veux parler d'un livre antérieur à celui de Marguerite Andersen, *La femme de papier*, de Françoise Rey (Éditions Ramsay, Paris, 1989). Bien m'en prit, je lus joyeusement d'un bout à l'autre ce long récit des aventures amoureuses de deux amants, un homme et une femme, à la folle imagination dans la recherche du



L'ÊTRE

HUMAIN

EST

UN

ANIMAL

NON

UN

ANGE

plaisir et dans l'attachement l'un à l'autre. Et dans l'égalité, devrais-je ajouter, même si les initiatives sont prises le plus souvent par l'homme. On est loin des airs jeannettebertrandesques entendus, sur le thème « nous autres, les femmes... ». Ici la femme est femme, sans avoir besoin de se mesurer, encore moins de s'affronter à l'autre sexe. Sans le discourir, elle connaît l'audace de la liberté partagée. Et quelle liberté ! Tout ce que l'esprit humain conçoit et dont il rêve peut, un jour, se réaliser. Or, dans *La femme de papier*, les situations amoureuses les plus inattendues, à deux, parfois à trois, se succèdent, d'excès en orgies, en audaces follement décidées et consenties. Il n'y a pas cependant que des descriptions scabreuses. L'analyse des réactions et des sentiments est constamment présente et elle est essentielle à la qualité du livre.

L'érotisme en effet a son siège dans l'esprit, lequel interprète les messages des sens, le vagabondage de l'imagination, l'image obsédante du fantasme et, tout autant, l'immense bien-être d'être ensemble que ressentent deux êtres complices, entièrement abandonnés, tour à tour conquérants et conquis, « possesseurs » et possédés, violents et tendres, femelle et mâle, dans le déchaînement comme dans l'apaisement, dans le jeu et l'humour. L'érotisme exige le raffinement de l'esprit comme celui du geste, et l'inventivité constante. Dans un couple, l'absence d'érotisme engendre monotonie et ennui. Contrairement à l'animal, l'être humain se sert de son corps et de sa sexualité quand il veut et comme il veut. Il peut décider que sa saison des amours s'étend sur les douze mois de l'année. Il n'y a pas si longtemps, la théologie morale catholique enseignait que le mariage (l'« union libre » étant bien sûr immorale) avait pour fin primaire la procréation et, pour fins secondaires, d'abord l'aide mutuelle, puis le remède à la concupiscence. Pourtant, qu'elle est belle, qu'elle est créatrice et féconde cette « concupiscence », ce désir physique, ce désir *total* de l'autre, cet emportement jusqu'à la divagation, cette jouissance de l'autre, par l'autre, en l'autre, avec l'autre, sans limite si ce n'est celle que voudront bien, ensemble, les amants.

Je ne voudrais pas délaissier si vite l'excellent livre de Françoise Rey. Au fait, pourquoi ce titre ?

« En arrivant chez moi, tu m'avais trouvée à mon bureau. 'Encore en train d'écrire ? — Tu sais-bien, avais-je répondu, que je suis une femme de papier !' [...] 'Viens là, femme de papier, viens à ta place !' m'avais-tu ordonné et, finalement, je m'étais docilement allongée entre ma machine à écrire et mes pots de crayons, sur le grand buvard qui me servait de sous-main.

[...] Tu t'emparas d'un feutre noir, à la pointe très épaisse et très humide, et tu entamas sur moi un étrange travail de calligraphie... 'Je vais te transformer en dictionnaire de l'amour', me dis-tu [...] » (pages 71-72)

Cette femme de papier sera cruellement pénétrée, à l'aide de crayons, dans tous ses orifices. Pourtant, l'orgasme qu'elle eut « combinait à ma rancune la reconnaissance que je te vouais d'avoir su encore défier l'habitude » (page 78). Excessive exigence de nouveauté, d'inédit, d'aventureuses découvertes...

Cruauté subie par la femme, qui fait cependant écho à la cruauté subie par l'homme, peu auparavant : celui-ci, attaché sur un lit, sodomisé en grand. « Je t'aime tant que je vais m'appliquer ce soir à te hair, à te mépriser, à me servir de toi, à te réduire. Je te ferai gueuler de souffrance, de terreur, de révolte... » (page 38). Ayant enfoncé profondément le godemiché dans l'anus de son partenaire, la femme se sent mâle dominateur au point d'avoir l'impression que le pénis de plastique est le sien propre bien vivant (voir page 43). À ce propos, on peut faire les remarques suivantes.

Dans l'érotisme, les stéréotypes longtemps associés aux rôles de la femme et de l'homme dans leurs jeux amoureux, n'ont plus leur place. À certains moments, l'homme peut non seulement faire la femme, mais se sentir femme. De même, la femme peut faire l'homme et se sentir homme, au point où elle a l'impression que son vagin s'est transformé en pénis et qu'il pénètre le sexe dilaté de son partenaire masculin. Il y a alors, pour quelques instants, permutation mentale et psychologique des sexes.

C'est dire aussi, plus généralement, l'homme doit développer son côté féminin et que la femme doit, pour sa part, chercher à voir l'homme en elle. Voie nécessaire de la compréhension et de l'intimité profonde entre les sexes.

Les scènes de *la femme de papier* précédemment décrites peuvent paraître aberrantes de l'extérieur, mais elles ont une signification intense pour les amants, celle de la volonté de repousser la limite, de rechercher le maximum de jouissance, le maximum d'imagination innovatrice. Et aussi,

« Pour mieux oublier que nous nous aimions, nous faisons l'amour partout, souvent, et le plus différemment possible chaque fois. [...], et cette simplicité dans nos rapports nous évita toujours les affres de la passion, puis son inévitable affadissement. » (page 79)

Françoise Rey veut-elle faire comprendre que l'amour exclut l'érotisme, qu'il finit toujours par s'affadir, et disparaître ? Elle y revient dans l'*Épilogue* :

« Perdre les pédales et laisser parler la bête en chacun de nous, la laisser s'exprimer avec des mots crus et des gestes salaces, ce n'est rien, cela arrive à tout le monde. Ne devenir qu'un sexe, qu'un cul, brûlant et déchaîné, ne voilà rien que de très banal et de très pardonnable. Mais mêler le... — j'ose à peine prononcer le mot, mais vérité oblige, m'absolve qui peut ! — mêler le cœur à ce genre d'affaires relève tout de même, vous en conviendrez, d'une satanée audace, et d'une obscénité à la limite du supportable. » (page 175)

L'héroïne est de plus en plus troublée et déroutée, car l'amour est déjà là et il fait bon ménage avec la sensualité extrême :

«Des mots chantaient dans ma tête, des mots fous qui mêlaient paisiblement l'amour et la bestialité la plus charmante, la plus naïve, des mots banals, des mots fantastiques...» (page 180)

Mais elle respecte, dans le déchirement, le pacte conclu : le moment de la séparation, de la très douloureuse séparation, est arrivé. Et que reste-t-il, si ce n'est «notre œuvre commune : un enfant de l'amour, un enfant de papier, fabriqué avec ta semence [...] ; l'enfant de papier d'une femme de papier...» (page 185). L'écriture, ce livre.

Pourtant, l'amour ne s'oppose en rien au plaisir voluptueux des sens. Peu de couples, sans doute, atteignent et vivent au quotidien ce double gouffre, ce double paroxysme. Après avoir lu *La femme de papier*, imaginons un instant. Et que le lecteur trop bienséant se censure ici s'il le souhaite.

Un couple au cœur de ses ébats, de ses combats amoureux. L'homme invective sa femme : «Tais-toi, chienne! obéis, pute ! écarte, plote ! jouis, salope !» Et collant sa langue et son nez dans sa vulve, il lui lance : «Tu pues la femelle à plein nez !» Un moment après, la femme ordonne à l'homme de se mettre à quatre pattes et de lui présenter ses fesses : «Fais la femme, salaud ! ouvre ton cul, cochon, que je m'y enfonce, que je fouille ta merde. Satyre, pervers de la pire espèce !». Cette scène est à la fois légère et grave, et il se trouve que ce couple s'aime passionnément, follement. Sa *liberté* est totale. Son *respect* est total. Son *égalité* est totale. Ce n'est pas parce que deux amants se lancent des vocables vulgaires et obscènes et s'imposent des postures ou des gestes qui ont l'apparence de l'humiliation et du mépris, qu'ils manquent de délicatesse ou ne connaissent pas la richesse et le bouleversement de l'émotion. Oui, de tels agissements pourraient être dégradants, voire pornographiques, sans une liberté, un respect et une égalité extrêmes.

Paradoxe de l'amour épanoui, *libre*, sans contrainte autre que l'amour. Nécessité du jeu — et c'est là l'érotisme —, de la dramatisation, de la symbolisation, où la bête peut donner libre cours à son dérèglement. L'érotisme, psychodrame de l'amour, où les acteurs jouent alternativement les rôles d'agresseur et d'agressé, de sadique et de masochiste, de violent et de doux, de dur et de tendre, dans le raffinement de la créativité.

Dans l'érotisme, en effet, les amants acteurs savent cultiver la violence et l'intensité pour les inscrire dans un échange d'authentique réciprocité. Dans ce jeu d'improvisation et de répétition, ils trouvent un plaisir renouvelé, à la condition que les deux le veuillent également et sans aucune gêne. À la jouissance du *pendant* s'ajoute, aussi importante, le plaisir de

l'*avant* et de l'*après*. Ainsi l'érotisme devient une façon de vivre, où la jouissance intellectuelle — conceptualisation (imaginer, inventer, scénariser) et verbalisation (trouver les mots qui éveillent, enflamment, provoquent, et augmentent la complicité) — a une place essentielle, sur fond d'humour.

Le lecteur qui se scandalise se trouve être spectateur et voyeur. Les deux amants eux, sont seuls, acteurs dans leur intimité joyeusement libre. Quand une femme et un homme s'aiment d'amour fou, la limite est toujours au delà. L'audace amoureuse ne connaît aucune barrière, aucun code moral. Les amants inventent leur propre code. Et c'est peut-être cela l'érotisme, le bel érotisme que je recherchais à travers mes lectures : faire de l'amour une œuvre d'art.

À ce point de l'analyse, je pense à nouveau à l'emploi abusif qu'a fait Charlotte Boisjoli du mot *mystique*. Par ailleurs, même si Françoise Rey nous a conduits loin dans l'extravagance de l'imagination et de la réalisation amoureuses, elle ne va pas jusqu'au bout, car *l'érotisme est l'expression de la vie*, et la vie est plus que ma vie, plus que celle des amants.

Les rites et cérémoniaux amoureux des animaux, leurs parades nuptiales, nous intriguent, nous étonnent, nous émeuvent, nous, les humains, infiniment plus que les animaux, au psychisme plus rudimentaire. L'être humain est un animal, non un ange, même s'il est doté de raison et de conscience. La grandeur de l'être humain est de pouvoir élever l'animalité à la hauteur de la conscience, donc de l'esprit. Les jansénismes sont des peurs de la chair et du sang, des peurs de l'incarnation de l'esprit, des peurs de la matière, des dualismes qui mènent tout droit au manichéisme.

Dans une perspective spiritualiste, qui est mienne, l'être humain a non seulement le pouvoir, mais le devoir de chanter la matière, dont l'extraordinaire complexification a permis l'apparition de la vie et, au terme de l'évolution, celle de la pensée. Cette évolution physique n'exclut aucunement une relation métaphysique de l'être pensant qu'est l'homme. Tous les humains n'ont pas également la capacité ou le talent ou la possibilité d'épanouir leur corps, leur sexualité. Que ceux et celles qui ont cette aptitude et ce privilège rendent hommage à la vie, à la Vie.

La vie a une dimension cosmique, qui déjà nous échappe. Plus encore, la vie, dans sa transcendance, a une dimension mystique. Elle est mystère qui nous relie au sacré. Nos rites sexuels et érotiques ont une signification qui dépasse le sensuel, si nous voulons bien la reconnaître. Dans leur exubérance, les forces de vie et d'amour qui nous habitent sont des analogues de la Vie et de l'Amour qui nous transcendent. La créativité amoureuse est l'analogue d'une autre Création. Une maxime millénaire m'a toujours été source d'inspiration : *aime, et fais ce que tu veux*. Et c'est en animal libre que l'humain aime.

L'AUDACE

AMOUREUSE

CONNAÎT

AUCUNE

BARRIÈRE

AUCUN

CODE

MORAL